

— — — — —
« ON NE SE
RAPPELLE
PAS LES
JOURS,
ON SE
RAPPELLE
LES
INSTANTS » — — —

MARTINE RÉMON

DANS son journal *Le Métier de vivre*, Cesare Pavese écrit le 20 juillet 1940 : « On ne se rappelle pas les jours, on se rappelle les instants ». Rien ne saurait être plus vrai dans cette approche que je tente aujourd'hui, en août 2009, très exactement deux ans après avoir découvert dans ma boîte aux lettres une enveloppe assez épaisse. À l'intérieur, un livre. La couverture montre une bordure rose fluo encadrant une écriture cursive – annotations, croquis, plan, je ne sais au juste. (Une dizaine de jours auparavant, un ami, traducteur du français vers l'allemand, m'annonçait l'arrivée de cette étrangeté, m'invitant à m'y « intéresser très fortement ».) J'ignore tout de son auteur, Rolf Dieter Brinkmann, tout du contenu. « Rom, Blicke » est écrit en gros caractères sur le dessus. Le livre pèse lourd, le papier est glacé, la reliure souple. Je l'ouvre, tombe sur une page de texte très dense en vis-à-vis d'un collage : un ticket de train, la photo d'une porte entrouverte, une vue nocturne sur un bâtiment moderne (une gare ?) surmonté d'une pleine lune prête à trouser la feuille et ces mots blancs sur fond noir : « What are you waiting for ? » Je commence à lire : « Vendredi, 14 octobre, Cologne gare centrale 0h12, le train démarre ; Maleen sur le quai sinistrement poussiéreux près des chariots vides et du kiosque éteint fait des signes d'adieu dans l'air lessivé et sale sous la lumière blanche des néons / dans son petit manteau court en velours noir et des jeans en dessous – que pouvions-nous dire encore ? / ». Trois lignes, et je sais d'instinct que ce texte ne me lâchera plus. L'aventure de *Rome, regards* commence le 3 août 2007. Le 3 octobre 2008, le livre est présenté dans le cadre du programme franco-allemand d'échange culturel « Dialogues en littérature » encouragé par la Fondation des Arts du Land de Rhénanie du Nord – Westphalie. Le 16 du même mois, l'éditeur m'appelle pour m'annoncer que je suis lauréate du prix Halpérine-Kaminsky Découverte, à l'unanimité des voix du jury. Je pleure toutes sortes de larmes, de joie, d'exténuation, de fierté, de doute, de perplexité, de hargne, de rage – tous ces états traversés avec, à côté et contre ce texte.

Quel est-il ? Entre octobre 1972 et janvier 1973, Rolf Dieter Brinkmann séjourne à Rome, à la Villa Massimo. Il en revient avec trois cahiers dans lesquels il a engrangé ses impressions, sa correspondance amicale ou pas, les lettres envoyées à Maleen, sa compagne. Il y consigne son voyage, la découverte de cet endroit destiné à la « création » artistique, ses démêlés avec les occupants, ses rencontres avec les autochtones, les difficultés matérielles constantes, ses interrogations multiples. Il prend des photos, réalise des collages, déambule dans Rome, cette ville de vestiges qui impose son passé alors qu'en lui vocifèrent colère et désolation. Sur la quatrième de couverture, Quidam Éditeur ajoute : « Avec une impétuosité généreuse et hirsute de rebelle misanthrope, Brinkmann livre sa pensée au travail et son combat avec les mots pour faire exploser la langue de l'intérieur. »

Encore heureux que sa traductrice n'ait pas explosé avec lui ! Il faut le suivre, cet auteur dont le plaisir au texte est « beobachten, auseinandersetzen, neu zusammensetzen » (observer, défaire, réagencer). L'alternance de phrases courtes, de paragraphes longs est capitale dans son écriture, c'est ce qui lui donne son rythme électrique – essentielle aussi pour la traduction : celle-ci devra « coller » l'original au plus près, au bon endroit en face des collages, et ce, malgré l'insertion de quelques notes de bas de page. À police égale, le texte français compte 8 pages de plus, dont deux sont, pour un souci de compréhension, la traduction d'une lettre reproduite en fac-similé, reçue par Brinkmann et à laquelle il répond – soit un coefficient de foisonnement de 2 % environ.

Autre écueil : le facteur temps. Mon essai arrive en septembre chez Quidam Éditeur, qui trouve l'aide à la traduction en novembre, mais assortie d'un impératif : le livre devra sortir des rotatives en août 2008. Dernière semaine de novembre 2007, j'en suis tout juste à la page 75 sur les 449 totales ! Dès lors s'installe un rythme de travail plus ou moins exténuant, plus ou moins exaltant selon la nature des difficultés rencontrées. Les recherches pour déchiffrer certains passages prennent du temps. Brinkmann fait de nombreuses références à des auteurs allemands, ignorés de moi ou imparfaitement connus. Je veux aussi comprendre ses contemporains : Born, Chotjewitz, Piwitt, Goes, Kreuder... Il cite à plusieurs reprises des extraits des ouvrages qu'il lit durant son séjour romain, notamment le magistral *Fleuve sans rives* de Hans Henry Jahnn, paru chez José Corti dans la traduction de Huguette et René Radrizzani. Là, pas l'ombre d'une hésitation : je m'empare du

répertoire de l'ATLF, passe un coup de fil, explique mon cas, rencontre une écoute généreuse et une aide précieuse. Jacques Poumet, qui a traduit *Journal de bord de l'aéronaute Gianozzo* de Jean Paul Richter, chez Aubier-Montaigne, me répond tout aussi gentiment. Je me dépatouille du reste, notamment d'un passage de *L'Âne d'or ou les Métamorphoses*, d'Apulée : le texte allemand tel que le recopie Brinkmann et le texte français traduit du latin par N. Nisard en 1860 – je n'ai rien trouvé de plus récent disponible sur Internet – présentent quelques écarts, je m'en arrange sans rien trahir et m'avoue satisfaite du résultat. Et voilà Brinkmann qui m'invente un « 66-Ender » à propos d'une tête de cerf. Le mot allemand est « Sechsender », soit un « cerf à sa seconde tête », c'est-à-dire un cerf de trois ans, m'apprend un dictionnaire. Je veux bien. Ailleurs je découvre que ce pourrait être un cerf portant 6 pointes. En vénerie, d'un cerf de six ans on dit, paraît-il, un « cerf de dix-cors jeunement ». Et je me risque à l'invention d'un cerf « de 66-cors jeunement », tant pis, même si tout n'est pas exact, mon expression forgée de toutes pièces conserve la dérision, la drôlerie et l'originalité d'écriture souhaitée par l'auteur à cet endroit. D'autres fois, c'est presque un jeu d'enfant. Ne voilà-t-il pas mon Rolf Dieter qui s'amuse avec « Blocksberg/Bocksberg » ! Le Blocksberg (ou Brocken) est le sommet le plus élevé d'Allemagne du nord, situé dans le Harz. C'est là que se déroule, entre le 30 avril et 1^{er} mai, la Nuit des Walpurgis (ou sabbat des sorcières). Brinkmann joue sur « bloc » et « bock », le verbe « bokken » signifiant « baiser ». La solution me vient aussi sec : « La nuit des Walpurgis/Walpénis », la suite du texte est suffisamment explicite. D'autres cas plus compliqués sont résolus grâce à l'aide précieuse de la liste de discussion franco-allemande Fanal, notamment un « Maulfürze » – littéralement : pets de la bouche – dont je ne sais que faire. Une collègue trouve l'amorce de la réponse, m'expliquant que ce mot est à rapprocher du latin « flatus vocis », « Maulfürze » serait la traduction de Luther donnée à ces « mots creux ». Dans le contexte légèrement scatologique où Brinkmann le place, j'invente un « flatulencis vocis ». Plus j'avance, et plus je sens que le texte réussit l'épreuve de la traduction : il tient la route. Brinkmann livrant sa pensée au travail, constamment pris dans son flux de conscience, m'impose une gymnastique neuronale éreintante pour aborder et rendre son mouvement narratif dans toutes ses nuances, ses ambiguïtés. Je peste alors, je l'engueule, je le déteste cordialement, je vais arracher la mauvaise herbe pour me calmer et m'empêcher de tout envoyer valser. Nos rapports deviennent orageux, mais je ne jette pas le gant pour autant. Traduire, c'est aussi défier les mots.

Et voilà qu'en mars 2008, patatras, catastrophe ! J'allume mon ordinateur... Sur l'écran, impossible de lire quoi que ce soit. Mes yeux ont lâché. Les lettres affichées sont comme des bâtonnets de chromosomes indéchiffrables. Le corps n'en peut plus. La vue rend les (!)armes. Le repos s'impose. Jusque-là, j'ai refusé d'entrer plus avant dans la vie de Brinkmann, voulant essentiellement me concentrer sur l'écriture. C'est peut-être le moment d'en apprendre plus sur lui. Un ami allemand vient de m'envoyer le film de Harald Bergmann, *Brinkmanns Zorn* (la colère de Brinkmann), qui traite des dernières années de l'existence de l'écrivain (il meurt en 1975 à Londres, à l'âge de 35 ans, renversé par une voiture). Quand mes yeux vont mieux, je visionne les DVD. Pour la première fois, j'entends la voix de mon auteur. Et là je comprends certaines choses, je reprends mon texte, le retravaille, lui donne plus de mordant. Il me faut encore trouver toute une palette de mots orduriers pour désigner les femmes, que Brinkmann qualifie de « Fotze ». Ma sensibilité n'est point choquée, je travaille le matériau d'un autre, je dois rester sa meilleure alliée. Alors, va pour les morues, fendasses, chagattes, « bonnet à poils social », et j'en passe ! Me voici au dernier tiers, que je n'ai pas eu le temps de lire et je découvre le texte, paragraphe après paragraphe. Les mots viennent, coulent sous le clavier comme une eau cristalline, quel bonheur tout à coup ! Et je comprends : Brinkmann a quitté la Villa Massimo pour son annexe, la Casa Baldi, située à Olevano, un assez gros village dans la montagne à quelques kilomètres de Rome. Il est dans son élément, solitaire, heureux d'écrire. Et je partage sa félicité. Les dernières pages – malgré un sentiment fugace de répétitions dans les descriptions – s'enchaînent les unes aux autres et je mets un point final le 30 mai 2008, dans un hameau de six feux, quelque part en Bretagne, d'où je vois la mer en accrochant mes pièces de linge sur le fil. Juin et juillet sont consacrés à la relecture et aux ultimes corrections. Le 29 août 2008, mon exemplaire de *Rome, regards* m'arrive par la Poste. Le livre pèse 969 grammes. Je tremble de tous mes membres. Ensuite je m'écroule sur mon lit et dors trois heures d'affilée, en pleine journée. À mon réveil, j'ai la sensation d'avoir couru le marathon. Et l'impression que Rolf Dieter Brinkmann va sonner à ma porte d'un instant à l'autre.